KAISER, Tobias, KAUELKA, Steffen, STEINBACH, Matthias, *Historisches Denken und gesellschaftlicher Wandel. Studien zur Geschichtswissenschaft zwischen Kaiserreich und deutscher Zweistaatlichkeit*

Julien Demade

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/638>

DOI : 10.4000/ifha.638

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Julien Demade, « KAISER, Tobias, KAUELKA, Steffen, STEINBACH, Matthias, *Historisches Denken und gesellschaftlicher Wandel. Studien zur Geschichtswissenschaft zwischen Kaiserreich und deutscher Zweistaatlichkeit* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/638> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.638>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

KAISER, Tobias, KAUDELKA, Steffen, STEINBACH, Matthias, *Historisches Denken und gesellschaftlicher Wandel. Studien zur Geschichtswissenschaft zwischen Kaiserreich und deutscher Zweistaatlichkeit*

Julien Demade

- 1 Les trois piliers de la société wilhelmino-weimarienne qu'étaient l'armée, les entreprises et l'université – chacune symbole des différentes fractions désormais alliées de la classe dominante, soit respectivement la noblesse, le patronat et le Bildungsbürgertum – devaient, après 1945, être conservés si l'on voulait avoir à disposition une société ouest-allemande en état de marche et, ainsi, en mesure de s'opposer à l'expansion soviétique. Aussi était-il nécessaire de les bien distinguer du pouvoir nazi, de présenter donc ses structures comme toutes nouvelles et surajoutées (parti, SS, etc.), et d'affirmer que sa nature « totalitaire » avait, par delà toutes les résistances, contraint à se plier à ses objectifs des officiers qui, de reste, n'avaient jamais agi qu'avec la plus grande correction et avec comme seul but la défense patriotique, des patrons qui s'étaient efforcés de préserver outil de travail, emplois et, bien naturellement, profits, et des mandarins réfugiés dans leur tour d'ivoire pour éviter que leurs connaissances objectives ne fussent polluées de déviations politico-idéologiques qui non seulement leur étaient parfaitement étrangères mais qui par surcroît leur répugnaient profondément. La recherche historique allemande sur le nazisme s'est donc dans un premier temps exclusivement portée sur les structures de pouvoir créées par les nazis, sur les hommes qui les peuplaient – et au premier chef sur un Hitler finalement coupable de tout. Ce n'est que progressivement, et pour partie sous l'impulsion d'historiographies étrangères, que l'on a commencé à admettre l'ampleur non pas des simples arrangements ou compromissions, mais de la

collaboration pleine et entière des appareils traditionnels – conscience qui n’a d’ailleurs atteint l’opinion que très récemment (avec l’exposition sur la Wehrmacht, et la question de l’indemnisation des travailleurs forcés), ce qui n’est d’ailleurs toujours pas allé sans vives polémiques. Et c’est l’université qui a été le plus longtemps épargnée par la confrontation avec son pour le moins problématique passé. Rien d’étonnant à cela puisque c’est elle – et plus précisément, en son sein, les historiens – qui maîtrise les clés de cette confrontation, qui n’a donc pu avoir lieu (les rapports de subordination étant ce qu’ils restent dans le monde académique allemand) non pas même seulement lorsque les « pères » directement impliqués ont disparu, mais uniquement lorsque leurs « fils » et disciples ont cédé le terrain à des « petits-fils » que ne tenait plus aucune allégeance directe vis-à-vis des « coupables ». Autant vaut de dire qu’une littérature véritablement scientifique n’est apparue que récemment, bien différente des proprement obscènes panégyriques des Festschriften qui ont si longtemps eu cours – et selon lesquels les universitaires allemands auraient unanimement été résistants de la première heure. Ceci d’abord, d’ailleurs, à propos des scientifiques autres que les historiens, ces derniers ayant dans un premier temps trouvé plus facile de démasquer leurs collègues d’autres facultés que leurs prédécesseurs directs. Ces dernières années, cette production – dont les deux ouvrages ici recensés ne représentent qu’un infime fragment – connaît une croissance proprement exponentielle, et après que quasiment toutes les universités ont été dotées de leur L’université de X sous le national-socialisme, c’est désormais au tour des facultés, voire individuellement de leurs membres, de passer sous la férule mémorielle.

- 2 Dans ce parcours, l’instrument de travail de M.G., qui rassemble les fiches prosopographiques des principales figures du monde savant national-socialiste, témoigne qu’une étape a désormais été atteinte. D’une part parce que le repérage des archives et leur exploitation monographique sont aujourd’hui suffisamment avancés pour fournir la matière de telles notices strictement factuelles renseignant pour chacun l’origine sociale, la confession, les études, les étapes de la carrière (y compris après 1945) et la participation aux diverses institutions nationales-socialistes. Et d’autre part parce que les personnes directement actives dans la recherche sur ces sujets sont maintenant en nombre suffisant pour qu’une telle publication, qui témoigne de la naissance d’un champ d’étude spécialisé à part entière, ait un sens. Il n’est, sur l’utilité d’un tel ouvrage, aucun doute possible, tant quiconque s’est penché sur ces questions sait combien il est important de pouvoir reconstituer les réseaux académiques, mais combien aussi il peut être difficile d’identifier un personnage provenant d’une autre discipline ou de l’administration ministérielle – personnage qui pourtant, justement parce qu’il assure la liaison avec d’autres réseaux, peut jouer un rôle essentiel. On peut toutefois s’interroger sur le mode de publication – papier – ici choisi, l’extrême dynamique même de la recherche sur ces sujets rendant presque immédiatement sinon caduques du moins fortement incomplètes les notices. Soit un exemple, qui fera le lien avec le second ouvrage ici recensé : la notice relative à Erich Maschke – qui sera après-guerre l’une des figures principales de l’histoire économique et sociale – mentionne essentiellement des sources, et aucun travail spécifiquement consacré à cet homme, puisque aussi bien le premier n’est paru qu’en 2005 dans le volume dirigé par T.K. – un article qui entre autres éclaire d’un jour neuf la genèse de l’engagement national-socialiste de Maschke en exhumant le rôle dirigeant qu’il a assumé dans des mouvements de Wandervögel (selon un schéma que l’on semble d’ailleurs retrouver chez de nombreux universitaires). Il ne semble pas que l’on puisse

reprocher autre chose (et encore ne s'agissait-il là que d'une interrogation) à cet ouvrage parfaitement informé, sauf à jouer au petit jeu consistant à pointer les personnes absentes et qui n'auraient pas dû l'être – critique vaine dans la mesure où, suivant la discipline à laquelle on s'intéresse plus particulièrement, ce seront toujours des universitaires différents dont on regrettera l'absence. Peut-être cependant doit-on déplorer que, pour déterminer la population sur laquelle il a fait porter son travail, M.G. n'ait utilisé que des critères institutionnels (recteurs, dirigeants locaux des Dozentenschaften, membres du Reichsforschungsrat, etc.), alors qu'une bonne partie du pouvoir académique s'exerce de manière plus informelle, notamment par le contrôle des revues savantes. Ainsi s'explique l'absence, par exemple, d'un Hermann Aubin, certes l'un des principaux thuriféraires de l'expansionnisme national-socialiste parmi les universitaires, mais dont l'influence ne s'exerçait alors que par la direction de la *Vierteljahrsschrift für Wirtschafts- und Sozialgeschichte* (ce n'est qu'après 1945 qu'il deviendra président de l'Historikerverband).

- 3 Le principal intérêt du colloque organisé par T.K. vient de ce qu'il permet, d'une certaine manière, de comprendre pourquoi la parution d'un instrument de travail tel que celui de M.G. a longtemps été impossible. Ceci en raison des bornes chronologiques originales qui, au lieu de poser le terme de la recherche en « l'année zéro », permettent d'interroger la continuité des milieux universitaires entre le III^{ème} Reich et la RFA. L'absence de solution de continuité se trouve crûment éclairée par trois articles respectivement consacrés à Gerhard Ritter, Hermann Heimpel et Werner Conze, soit trois figures majeures de l'historiographie des années 1950-1970 (l'un président de l'Historikerverband, l'autre président de la conférence des universités allemandes et fondateur du Max-Planck-Institut für Geschichte, le dernier tête de proue de la conversion à l'histoire sociale). Tout particulièrement chez Ritter et Conze, l'après-1945 semble ne témoigner que d'un « rien appris, rien oublié ». Ritter, excipant, pour se baptiser résistant, des difficultés qu'il avait eues sous le national-socialisme (alors que de tels conflits pouvaient n'être, dans une polycratie structurellement conflictuelle, rien d'autre que la preuve de l'intégration à l'une des fractions du système), continuait sa croisade autoritariste (avec désormais cet argument neuf que la démocratie était condamnable en tant que source du totalitarisme), tandis que Conze maquillait sous les oripeaux d'un conflit entre l'Occident libéral et l'Orient soviétique l'opposition antérieurement formulée comme affrontement de la civilisation (germanique) et de la barbarie (slave). La conséquence d'une telle continuité idéologique et personnelle a été, ainsi que le souligne, dans un article aussi polémique que nécessaire, P. SCHÖTTLER, le refus de revenir de façon critique sur l'engagement des historiens en faveur du national-socialisme – P. Schöttler soulignant à juste titre que, si de telles enquêtes ne datent pas, comme on le lit trop souvent, d'au plus il y a une dizaine d'années, toutes les recherches antérieures avaient été étouffées et marginalisées. Ainsi les historiens se sont-ils avérés incapables de traiter l'enjeu, pratique, de mémoire, et n'ont-ils réussi à aborder le sujet qu'à partir du moment où il était devenu purement théorique, histoire donc, tous les protagonistes étant morts.
- 4 Julien DEMADE (Centre National de la Recherche Scientifique)